

Rhétorique et argumentation chez Réjean Ducharme. Les polémiques béréniciennes

Brigitte Seyfrid

Volume 18, Number 2 (53), Winter 1993

Francine Noël

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201027ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201027ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Article abstract

À partir d'un bref fragment représentatif (une diatribe de Bérénice), cet article se propose de cerner la dimension polémique de L'Avalée des avalés de Réjean Ducharme. La technique argumentative bérénicienne concilie en effet les deux stratégies constitutives de la polémique : elle allie en permanence la persuasion au discours disqualifiant, le « raisonnement » à un lyrisme du refus, de la révolte et de la négation. L'analyse montre, dans un premier temps, comment la disqualification de la cible, du « Titan » dévorant que constitue le corps social, se fait par l'exploitation de la réfutation, ainsi que par l'emploi d'injures, de menaces et de métaphores dévalorisantes. Puis elle s'intéresse à la constitution des valeurs béréniciennes, qui se mettent en place par le biais du marquage et du renversement axiologiques, également typiques du discours polémique. Enfin, elle fait ressortir la dimension dialogique particulière du monologue bérénicien. Ce dialogisme est en même temps présent et désavoué : l'Autre, convoqué dans le discours, est aussitôt déprécié : « la doxa », retournée en para-doxe. Le paradoxe (dans tous les sens de ce terme) est sans doute l'une des techniques privilégiées de la rhétorique bérénicienne. Il permet de caractériser la figure même de la narratrice, avaleuse et avalée tout à la fois, être clivé par excellence chez qui s'unissent les contraires.

Cite this article

Seyfrid, B. (1993). Rhétorique et argumentation chez Réjean Ducharme. Les polémiques béréniciennes. *Voix et Images*, 18(2), 334–350.
<https://doi.org/10.7202/201027ar>

Rhétorique et argumentation chez Réjean Ducharme. Les polémiques béréniciennes *

Brigitte Seyfrid, Université d'Ottawa

À partir d'un bref fragment représentatif (une diatribe de Bérénice), cet article se propose de cerner la dimension polémique de L'Avalée des avalés de Réjean Ducharme. La technique argumentative bérénicienne concilie en effet les deux stratégies constitutives de la polémique: elle allie en permanence la persuasion au discours disqualifiant, le «raisonnement» à un lyrisme du refus, de la révolte et de la négation. L'analyse montre, dans un premier temps, comment la disqualification de la cible, du «Titan» dévorant que constitue le corps social, se fait par l'exploitation de la réfutation, ainsi que par l'emploi d'injures, de menaces et de métaphores dévalorisantes. Puis elle s'intéresse à la constitution des valeurs béréniciennes, qui se mettent en place par le biais du marquage et du renversement axiologiques, également typiques du discours polémique. Enfin, elle fait ressortir la dimension dialogique particulière du monologue bérénicien. Ce dialogisme est en même temps présent et désavoué: l'Autre, convoqué dans le discours, est aussitôt déprécié: la «doxa», retournée en para-doxe. Le paradoxe (dans tous les sens de ce terme) est sans doute l'une des techniques privilégiées de la rhétorique bérénicienne. Il permet de caractériser la figure même de la narratrice, avaleuse et avalée tout à la fois, être clivé par excellence chez qui s'unissent les contraires.

Les préoccupations nihilistes, qui traversent, comme l'a montré Renée Leduc-Park¹, l'œuvre romanesque de Réjean Ducharme, caractérisent aux dires de Nietzsche la civilisation et la culture occidentale moderne, où les valeurs et les idéologies sont en crise permanente.

* Cet article est issu d'une communication donnée dans l'atelier «Rhétorique et francophonie» du C.I.E.F. (Tucson, Arizona, 1991).

1. Renée Leduc-Park, *Réjean Ducharme, Nietzsche et Dionysos*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1982.

L'intégration de l'éthique nihiliste dans l'œuvre ducharmienne mène à des personnages très fortement individualistes, qui rejettent les lois de la société et affirment la toute-puissance du moi face à Dieu et au monde.

«Ni Dieu, ni maître», telle est l'attitude de Bérénice; la jeune narratrice de *L'Avalée des avalés*². Personnage nihiliste rejoignant par là les héros de Céline, Sartre ou encore Camus, Bérénice met en œuvre, comme nous allons l'illustrer à travers l'étude d'un bref passage, une rhétorique d'essence polémique mêlant constamment le discours persuasif et le discours disqualifiant. Bérénice parle et impose avant tout le langage du désaccord, du refus et de la révolte. Les mouvements argumentatifs du roman, qui s'appuient très souvent ouvertement sur la controverse, en font foi.

Ce lien, très net dans *L'Avalée des avalés*, entre argumentation et polémique ne doit pas surprendre. Les chercheurs qui se sont penchés sur les questions de l'argumentation s'accordent en effet pour souligner que l'argumentation a toujours partie liée avec la polémique³. Contrairement à la démonstration de type logique, qui vise à établir des preuves et des raisonnements irréfutables, l'argumentation en langue naturelle⁴ est par définition contestable et toute réfutation est, à son tour, réfutable. *L'Avalée des avalés* vient montrer, de façon exemplaire, comment la controverse, selon l'expression de Catherine Kerbrat-Orecchioni, «est l'absolu corollaire de l'argumentation⁵».

Plusieurs aspects entrent dans la définition du discours polémique. Le discours polémique est un discours persuasif qui véhicule, par l'intermédiaire de son contenu axiologique, une «idéologie»: il revendique

2. Réjean Ducharme, *L'Avalée des avalés*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 1966. Toutes les citations ultérieures seront indiquées dans le texte entre parenthèses et renverront à cette édition.
3. «Un discours argumentatif [...] se place toujours par rapport à un contre-discours effectif ou virtuel. L'argumentation est à ce titre indissociable de la polémique. Défendre une thèse ou une conclusion revient toujours à la défendre contre d'autres thèses ou conclusions, de même qu'entrer dans une polémique n'implique pas seulement un désaccord (sur la forme ou sur le fond) mais surtout la possession de contre-arguments.» Jacques Moeschler, *Argumentation et Conversation. Éléments pour une analyse pragmatique du discours*, Paris, Hatier-Crédif, 1985, p. 47.
4. Sur ce concept de «langue naturelle» qui s'oppose à celui de «langue formelle», on consultera l'article de Jean-Blaise Grize: «Pour aborder l'étude des structures du discours quotidien», *Langue française*, n° 50, mai 1981, p. 7-19.
5. Catherine Kerbrat-Orecchioni, «Argumentation et mauvaise foi», dans *L'Argumentation*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. «Linguistique et Sémiologie», n° 10, 1981, p. 44.

certaines valeurs, en rejette d'autres, dans un double mouvement de péjoration et de laudation. Le texte polémique est, par ailleurs, nécessairement de nature dialogique, car il renvoie toujours à la parole d'autrui; il fonctionne comme la dénégation d'un discours adverse, qui peut rester virtuel ou être ouvertement donné. Enfin, l'énoncé polémique a une visée pragmatique très claire: s'inscrivant souvent dans un contexte de violence et de passion, il se donne comme un discours disqualifiant qui attaque une cible. Lorsque cette disqualification est poussée, on aboutit à des énoncés d'ordre réfutatif qui exploitent volontiers le procédé formel de la négation.

Ces trois aspects principaux, qui sont interdépendants, marquent, nous le verrons, l'extrait de la section 49 (p. 233-235). Ce passage, parmi les plus violents du roman, transporte le lecteur sur un champ de bataille verbal, où la dimension polémique de l'œuvre atteint un paroxysme. Nous ferons apparaître comment l'unité du passage repose sur l'exploitation systématique du paradoxe, qui agit à tous les niveaux du discours, tant sur le plan de contenu (axiologique) que sur celui de l'expression (rhétorique). Le paradoxe est un procédé qu'affectionne Bérénice, car il permet précisément d'entrer sur le terrain de la polémique et de remettre en cause les valeurs dominantes de la société.

1. Le discours disqualifiant

1.1. La technique de la réfutation

La réfutation, qui ne sera pas prise ici au sens strict de contre-argumentation, mais que nous définirons au sens large comme l'évaluation négative d'un contenu antérieur, emprunte diverses modalités dans le passage retenu. Arrêtons-nous tout d'abord aux deux cas d'autoréfutation, situés à chaque fois en fin de paragraphe (l. 12-13; l. 66-68). On se trouve alors dans le métadiscours, dans un discours qui se commente lui-même négativement.

La première de ces autoréfutations a recours au procédé formel de la négation. En disant: «Pousserai-je cette sotte jérémiade jusqu'à concéder que je suis malheureuse? Non!» (l. 12-13), Bérénice donne une conclusion négative à sa propre question. On obtient un cas d'autopolémique, annoncé par les termes «sotte jérémiade» par lesquels Bérénice porte un jugement dévalorisant sur son discours. Cet énoncé autopolémique, que l'on peut considérer comme une rétro-action, figure qui consiste à revenir sur ce qu'on a dit pour le renforcer, l'adoucir ou le rétracter tout à fait⁶, met en place une volte-face

6. Pierre Fontanier, *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion, 1977, p. 408-409.

argumentative: le récit du premier paragraphe semblait développer la thèse «je suis malheureuse», mais en fin de paragraphe, l'héroïne rejette la thèse qu'elle semblait vouloir suggérer au lecteur. Ce renversement de l'orientation argumentative, que l'on retrouve ailleurs dans *L'Avalée des avalés*, est caractéristique selon Moeschler⁷ de l'énoncé polémique. Il fait de Bérénice un être de parole non pas contradictoire, mais du moins complexe, changeant et paradoxal, qui n'hésite pas à revenir sur sa parole pour la disqualifier ou l'infléchir.

Remarquons que la phrase ouvrant le deuxième paragraphe, «Si je ne suis pas heureuse, c'est que je n'ai pas cherché à l'être» (l.14-15), reprend précisément la thèse réfutée aux lignes 12-13, mais en en changeant quelque peu la formulation et les effets. Il y a ajout d'un «si» hypothétique, qui fait que la contradiction est résorbée, et remplacement de l'adjectif «malheureuse» par la périphrase «je ne suis pas heureuse». Ceci force à reconsidérer les lignes 12-13 et à les lire comme une sorte de prétérition. Perelman souligne la valeur argumentative de cette figure de pensée, qui fonctionne comme «sacrifice imaginaire d'un argument. On ébauche ce dernier, tout en annonçant qu'on y renonce⁸». On retrouve là le programme même de Bérénice, qui refuse de s'attribuer l'étiquette de «malheureuse», mais qui va néanmoins, dans la suite du passage, souligner constamment sa détresse morale, jusqu'à avouer explicitement: «je ne suis pas heureuse, j'ai le cœur creux».

L'autoréfutation des lignes 12-13 assure aussi une réorientation de la nature et du ton du discours. C'est par elle que le texte passe des confidences du premier paragraphe à l'attitude offensive du deuxième paragraphe. Le premier paragraphe renseigne sur l'état de détresse et de solitude de Bérénice. On a des constats entourés d'éléments explicatifs et justificatifs. Le deuxième paragraphe présente un changement radical de ton: on entre dans le registre de la diatribe. Par l'intermédiaire de l'autoréfutation, l'attitude «masochiste» de Bérénice, qui s'isole volontairement dans la solitude, fait place à une attitude agressive, à une volonté d'affirmation du moi et à un sentiment de révolte contre la société et ses institutions. Bérénice passe en somme de l'aliénation et de la néantisation du moi à un nihilisme régénérateur qui lui donne la possibilité d'affirmer son individualité.

7. Jacques Moeschler, «Discours polémique, réfutation et résolution des séquences conversationnelles», *Études de linguistique appliquée*, n° 44, octobre-décembre 1981, p. 40-69.

8. Chaim Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca, *Traité de l'argumentation*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1970, p. 645.

La technique de l'autoréfutation permet par ailleurs de glisser d'un fragment à dominante narrative à un fragment de «monologue» ou d'autoréflexion. Souvent, dans *L'Avalée des avalés*, le récit se met ainsi en marge, laissant toute la place à un débat intérieur passionné. Le recours au procédé question/réponse, qui est emprunté au dialogue, montre clairement que le monologue du deuxième paragraphe constitue en fait un dialogue intériorisé. Par ce procédé question/réponse, le sujet se parle, se scinde en locuteur et allocutaire, chacune de ces instances prenant la parole à tour de rôle. Ce dédoublement du moi va, bien entendu, de pair avec l'infléchissement de l'orientation argumentative constaté plus haut. Il a pour effet de donner un aspect théâtral au discours de Bérénice, qui exhibe ainsi son moi clivé, son caractère à la fois d'avalée et d'avaleuse, son besoin de détruire pour ne pas être détruite.

Le second cas d'autoréfutation ne passe pas par le procédé de la négation, mais se fait grâce à un terme dévalorisant par lequel Bérénice met à mal son propre discours: «J'en dis des stupidités quand je veux. Je ne manque pas de talent. Je suis douée douée» (l. 66-68). Cet énoncé métadiscursif, qui rapproche des idées et des mots ordinairement opposés, relève visiblement du paradoxe. Tout en paraissant dénigrer le discours antérieurement tenu, il fait ressortir que le passage relève de la rhétorique et de l'art de parler. Il met l'accent sur le caractère volontaire de «dire des stupidités» qui devient, dès lors, comme dans *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert, un véritable art⁹.

D'autres cas, non plus autoréfutatifs, mais simplement réfutatifs, ponctuent le passage. Ce sont des cas un peu particuliers, car la réfutation ne porte pas sur des propos antérieurs explicitement tenus, mais plutôt sur des opinions courantes, sur une «doxa» sous-jacente.

S'opposant à la doxa, Bérénice réfute le fait, généralement admis, que le bonheur est désirable et beau: «si je n'ai pas, d'abord, cherché le bonheur, c'est qu'il ne me dit rien, qu'il est laid» (l. 16-18). Le texte utilise le lieu commun de la définition, qui consiste à donner à un objet ses attributs essentiels, et renverse ces attributs. On aboutit par cette technique de la redéfinition de l'objet¹⁰ à un nouveau paradoxe,

9. Comme précédemment, ce second énoncé réfutatif a une fonction médiatrice. Il assure, cette fois, le passage du «monologue» au récit: «Depuis que j'ai des mamelles et que je n'ai plus de boutons, Mordre-à-Caille, l'aîné de mes cousins, m'aime en silence» (l. 69-71) marquant la reprise de la narration.

10. Sur la valeur polémique que peut prendre la définition et le renversement de point de vue qu'elle permet, on consultera l'étude de Marc Angenot, *La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982, p. 138-140.

qui va être aussitôt justifié: «[...] il [le bonheur] suppose une collaboration avec la puanteur. Je me refuse à tout commerce avec le monde immonde qu'on m'a imposé.» La narratrice pose une thèse, qui est une sorte de loi générale sur le fonctionnement du bonheur, puis marque le refus explicite de suivre cette loi. Le bonheur a pour condition, selon la vision de Bérénice, une compromission avec la société, condition qu'en tant qu'individualiste, elle ne peut que rejeter.

Ce refus de la compromission est encore signifié plus loin (l. 38-41), mais cette fois sous forme métaphorique: «Si j'ai le cœur creux, c'est parce que j'ai choisi de ne pas me mettre à quatre pattes, de ne pas japper, de ne pas me battre avec les quatre milliards d'autres pour vos reliefs.» Dans le syntagme «j'ai choisi de ne pas», qui est un équivalent périphrastique de «je refuse», on voit à l'œuvre cette «affirmation dans la négation» qui qualifie, selon Renée Leduc-Park¹¹, l'écriture de Ducharme. Enfin, citons un dernier passage (l. 56-64):

Si je suffoque ici, ce soir, seule, c'est que [...] je ne m'incline pas, je ne plie pas. Je ne suis la servante ni des présidents des pays de la terre, ni des Yahveh des pays du ciel. Je n'immole de victimes pour aucun de ces généraux mal habillés. Je ne prie et ne m'agenouille pour aucun pardon, aucune rémission, aucun salut, aucune salade, aucune automobile, aucune monnaie (L. 56-64).

Il présente toute une série de termes négatifs pour signifier le refus de toute forme de loi, qu'elle soit d'origine religieuse ou laïque.

On voit que les séquences réfutatives scandent l'ensemble du passage et que la structure «si je... c'est que», assortie de négations, est récurrente. Dans ces formules en «si je... c'est que + négation», la première partie de l'énoncé, débutant par «si», est présupposée et l'accent se voit mis sur la deuxième partie, à savoir les énoncés proprement réfutatifs. Cette structure récurrente vient former, selon les termes de Jakobson, un vaste parallélisme morpho-syntaxique qui imprime un effet rythmique particulier au passage et contribue à créer un lyrisme du refus et de la négation. Comme dans d'autres sections du livre, la réfutation semble investie d'une valeur poétique.

1.2. Injures, menaces et métaphores dévalorisantes

L'Avalée des avalés, à l'instar de *L'Océantume* et du *Nez qui voque* avec lesquels ce roman forme une trilogie, met en jeu des rapports d'autorité constants. L'affrontement entre Bérénice et les autres constitue même l'intrigue principale du roman. La narratrice, en quête

11. Renée Leduc-Park, *op. cit.*, p. 147.

d'autonomie, entre en rébellion ouverte contre la famille, la religion et la patrie, qui représentent l'Autorité et constituent la cible par excellence à abattre. La disqualification de cette cible s'effectue, dans l'extrait qui nous occupe, par le procédé de la réfutation, qui est un acte de contestation et de critique, mais aussi par deux autres moyens: les propos injurieux et les menaces d'une part, les métaphores dévalorisantes d'autre part.

L'injure et la menace s'associent au discours polémique: quand elles apparaissent, on a affaire à une polémique «dure», radicale, par opposition à une polémique plus douce, où l'on cherche à ménager le destinataire. Une fois la cible définie (les «maîtres» (l. 27)), l'injure et la menace apparaissent. D'abord la menace: «Ô maîtres, vos cages [...] je vous les ferai ravalier» (l. 27-29). Les liens avec la diégèse sont nets ici: «cage» renvoie à toute forme de prison mais aussi à l'appartement de la famille Zio où habite Bérénice, et le terme «maîtres» vaut pour les tenants de la loi en général mais aussi, plus spécifiquement, pour le tuteur Zio. La menace est implicitement dirigée vers lui et annonce la rébellion ultérieure de Bérénice face à son tuteur.

Vient ensuite l'injure:

Qui que vous soyez, ô maîtres, autant que vous soyez, mortels ou divins, je m'insurge contre vous, je vous crache désinvoltement à la figure. Je vous appelle misérables, je vous appelle jouisseurs, sadiques, paranoïaques, schizophrènes (l. 34-38).

Outre la référence au fait de «cracher à la figure» qui représente dans le code des relations sociales l'insulte suprême, le texte présente une suite d'appellatifs péjoratifs empruntés au vocabulaire de la sexualité et de la psychanalyse, avec insistance sur l'acte de nomination (répétition de la tournure performative «je vous appelle»). Ce passage précise aussi la nature de la cible et la radicalise; ce sont toutes les institutions, religieuses et sociales, qui se voient visées sans distinction et mises sur le même pied. La règle de «l'ennemi unique» s'applique ici très clairement. Cette maximalisation du groupe adverse (désigné ailleurs par une autre appellation synthétique: «le titan») montre que c'est bien le rapport moi/autrui qui est au centre de la problématique de *L'Avalée des avalés*¹² et non le rapport que la narratrice entreprendrait avec tel ou tel groupe social ou ethnique particulier. C'est la référence au blasphème: «J'endurerai en silence les estrapades que me mériteront mes

12. Voir à ce sujet l'incipit du roman, p. 9-11, ou encore les propos de Bérénice, section 72: «Le seul combat logique est un combat contre tous. C'est mon combat.» (p. 330).

blasphèmes et je continuerai à blasphémer» (l. 32-33) qui introduit les vocables injurieux, le dire appelant directement à sa suite le faire.

On lit dans ce passage une référence aux *Chants de Maldoror*, révélée par le terme «blasphème». Bérénice, la blasphématrice choisit de se situer dans la lignée de Maldoror, autre figure nihiliste pour qui aucune valeur n'est sacrée. Toutefois deux traits essentiels distinguent l'héroïne de Ducharme de Maldoror: par contraste avec Maldoror, Bérénice est une enfant. En outre, elle se présente, comme nous le verrons plus loin, sous les traits de la victime.

L'attaque de la cible passe par différents registres stylistiques: par le style recherché, comme dans l'apostrophe «Ô maîtres» (qui rappelle les apostrophes de Lautréamont) et par un style plus prosaïque, comme dans «ces vendeurs de réfrigérateurs» ou «ces généraux mal habillés». Ce mélange de différents niveaux de langue pour caractériser la cible est destiné à démythifier l'Autorité, à dégrader le prestige de la cible, qui n'est pour Bérénice qu'une apparence mensongère. Plus largement, le mélange des styles allant du sublime au trivial montre que l'esthétique ducharmienne est celle des variations de tons, de la transgression des normes linguistiques et de l'esthétique de l'harmonie. L'invective ne va jamais sans une pointe d'humour et le ludisme accompagne les passages polémiques, même les plus violents.

Quant aux métaphores, elles ont, dans ce passage, une valeur argumentative plutôt qu'une valeur proprement poétique¹³. Elles servent à rabaisser la cible ainsi qu'à justifier la révolte de Bérénice.

La métaphore de la «chiourme» (l. 21-35), qui fait songer à un passage de *Voyage au bout de la nuit* de Céline¹⁴, renvoie à un ensemble de mots entrant, selon la terminologie de Riffaterre, dans le code descriptif «galère»:

Je me refuse à tout commerce avec le monde immonde qu'on m'a imposé, où l'on m'a jetée sans procès comme des esclaves aux galères. Ils m'ont jetée au milieu d'une chiourme si gueule, si ventre, qu'elle ne s'aperçoit même pas qu'elle a une âme, une chiourme prête à toutes les chaînes, à tous les crimes contre l'âme et sa fierté, pour avoir accès à l'auge que, trois fois par jour, les maîtres lui donnent à lécher.

Cette métaphore qui présente la série analogique:

13. Sur la valeur argumentative de la métaphore, voir Michel Le Guern, «Métaphore et argumentation», dans *L'Argumentation, op. cit.*, p. 65-74.

14. Paris, Gallimard, coll. «Folio», p. 234-236. Bardamu se voit embarqué, contre son gré, à bord d'une étrange galère: «À bord, parmi les galériens je me mis à rechercher Robinson [...] je l'appelai à haute voix. Nul ne me répondit sauf par quelques injures et des menaces: la Chiourme.»

<i>homme</i>	=	<i>esclave</i>	=	<i>animal</i>
monde		galère		maître

permet d'attaquer simultanément deux cibles. Une cible principale: les maîtres, qui dirigent et exploitent la chiourme et sont objet de haine; une cible secondaire: la chiourme elle-même, formée par les hommes-galériens, qui sont objet de mépris. Notons l'aspect fonctionnel de cette métaphore: c'est elle qui permet de passer aux menaces et aux injures, qui ont besoin d'un terrain préparatoire, d'arguments (ici présentés sur le mode métaphorique) jugés suffisamment outrageants pour qu'il soit possible de contre-attaquer, de répondre par un outrage égal ou supérieur à celui subi.

La métaphore de la chiourme semble fonctionner, toujours selon les termes de Riffaterre, comme la «matrice» de ce passage: elle introduit la référence aux «maîtres» traversant l'ensemble du fragment, et toutes les autres représentations concrètes du passage (code de la torture, code animal, code de la révolte et de la guerre) peuvent s'y rattacher. Elle donne au passage un ton à la fois violent et tragique, non exempt de pathétique.

La métaphore animale, déjà sous-code dans l'image de la chiourme (cf. les termes «gueule» [l. 22]; «auge» [l. 25]; «lécher» [l. 26] et «chaîne» [l. 24], qui appartient au champ descriptif «galère» et «animal» à la fois), devient code principal par la suite (l. 38-45): «Si j'ai le cœur creux, c'est parce que j'ai choisi de ne pas me mettre à quatre pattes, de ne pas japper, de ne pas me battre avec les quatre milliards d'autres pour vos reliefs.» Comme c'est souvent le cas dans la langue, la métaphore animale a ici une fonction dévalorisante. Elle permet de disqualifier la cible secondaire, les hommes, en la rabaissant au rang de l'animal, dont Bérénice ne retient que les sèmes évaluatifs négatifs (soumission et infériorité).

Après avoir dévalorisé l'animal au sens générique, Bérénice se met progressivement du côté du loup, grâce au connecteur argumentatif «mais», qui introduit une contre-argumentation. Bérénice utilise ici ce que Perelman appelle la technique de la dissociation entre référents ou encore ce que la rhétorique ancienne considère comme le lieu du genre et de l'espèce (qui est une variante du lieu de la division): dans le genre «animal», elle distingue deux espèces, le chien, qui reste dévalorisé, et le loup, qu'elle valorise graduellement par contraste. Le loup, par son agressivité et son refus de la soumission, devient son emblème et par cette référence, on songe, une fois de plus, à l'inter-texte des *Chants de Maldoror*.

Bérénice met en fin de compte toutes les ressources du langage au service de la visée pragmatique dominante, qui est ici l'attaque, la disqualification par le discours. Pour dénigrer sa double cible, les exploiters et les exploités, elle utilise un véritable arsenal des procédés rhétoriques: non seulement la métaphore, qui provoque une rupture avec le contexte diégétique, attire fortement l'attention et en impose à l'adversaire, mais aussi la rime intérieure («monde immonde», «à quatre pattes/les quatre milliards d'autres», «pardon/rémission») et la paronomase («salut/salade»). Outre leur effet quelquefois humoristique, rimes et paronomases nivellent les valeurs dénoncées et signifient leur vacuité. La répétition («Ô maîtres», «Je vous appelle», «Je me souviens que») est aussi exploitée ainsi que les séries synonymiques («fidèle/loyale», «je ne m'incline pas/je ne plie pas», etc.) et les accumulations («je vous appelle jouisseurs, sadiques, paranoïaques, schizophrènes», «je ne prie [...] pour aucun pardon, aucune rémission, aucun salut, aucune salade, aucune automobile, aucune monnaie»). Ces procédés d'insistance permettent d'établir un langage hyperbolique ou emphatique, obtenu aussi par les expressions marquant l'intensité ou la totalité («si gueule, si ventre», «toutes les chaînes, [...] tous les crimes»).

Ces figures rhétoriques, tout comme la métaphore, entrent dans une double stratégie de dépréciation de la cible et de séduction du lecteur. Elles attirent l'attention sur la forme du discours et contribuent, comme le veut le texte polémique, à «cultiver les effets de manche et les morceaux de bravoure¹⁵».

2. Contenu axiologique et valeurs

Le discours de Bérénice, en raison de sa coloration polémique, est rarement neutre. Il se plaît à manier les axiologiques, c'est-à-dire les termes évaluatifs impliquant un jugement de valeur. On constate, en particulier, une prédominance des axiologiques négatifs à fonction dévalorisante et ce, tant au niveau des verbes («se mettre à quatre pattes», «cracher à la figure») qu'au niveau des substantifs («jérémiades», «puanteur», «stupidités», «sadique», «paranoïaque») et des adjectifs («misérables», «immonde», «laid», etc.); les axiologiques négatifs de ces deux dernières classes fonctionnant volontiers ici comme des injures.

En outre, de nombreux termes non fondamentalement axiologiques viennent s'engouffrer dans cette catégorie. Parmi la classe des

15. Catherine Kerbrat-Orecchioni, «La polémique et ses définitions», dans *Le Discours polémique*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. «Linguistique et Sémiologie», n° 9, 1980, p. 34.

substantifs, les termes du registre corporel et animal («gueule», «ventre», «auge», «excréments», etc.) ainsi que les titres prestigieux («présidents», «Yahveh», «généraux») se mettent à fonctionner comme des termes dévalorisants. Le même processus de péjoration s'applique aussi aux verbes contenant le sème «soumission» («être en otage», «être aux mains de», «être prisonnière», «être servante de»).

Toute une partie du lexique, à cause du contexte polémique et manichéen, se colore donc négativement. Mais on relève également la présence d'axiologiques positifs («j'aime», «je préfère», «je choisis»/«fierté», «fidèle», «loyale», etc.), ce qui n'est pas étonnant, car le discours polémique est toujours ambivalent; il ne consiste pas seulement à disqualifier une cible mais aussi à défendre certaines valeurs. Ainsi, tous les verbes de lutte et de révolte («je me raidis», «je me tiens droite», «je suis debout à le rappeler», «j'endurerai», «je m'insurge», etc.) entrent dans la classe des axiologiques positifs. Là encore, c'est le plus souvent le contexte qui confère aux termes leur valeur positive. Au niveau des substantifs et des adjectifs, on constate un renversement des valeurs: les termes généralement connotés négativement se chargent, par leur environnement sémantique, de valeurs positives. Ainsi, le mot «blasphème», habituellement investi négativement puisqu'il renvoie à une transgression du sacré, devient une valeur que Bérénice défend. Inversement, le mot «bonheur», par son contexte («le bonheur est laid»), devient négatif et se vide de son sens habituel. Pour pouvoir en saisir la portée, il faut le traduire en «bérénicien», le placer dans le système de valeurs nihiliste que se construit la narratrice. Comme Bérénice l'explique plus ouvertement dans une autre section du roman, le bonheur est pour elle une notion illusoire, éphémère et suspecte:

Il ne faut pas avoir vécu bien longtemps pour pouvoir tirer de justes conclusions à propos du bonheur. Je me moque, d'un rire égal et superbe, de la joie comme de la tristesse. Je sais que la joie est immanente, que quoi que je fasse, je devrai toujours en repousser les assauts réguliers comme le tic-tac d'une horloge. Je veux dire: on ne peut s'empêcher de se sentir heureux aujourd'hui et malheureux demain. Un jour on est gai. L'autre jour on est écœuré. On ne peut rien ni pour ni contre ça. On fait l'effort de s'en ficher, quand on est sage (p. 43).

C'est donc l'attribution de valeurs (donner une valeur +, ou une valeur -) ainsi que le renversement de valeurs (du - au +, ou du + au -), procédés que J.-B. Grize nomme «éclairages» et qu'il fait entrer dans la composante séductrice de l'argumentation¹⁶, qui servent à la mise en

16. Voir son article «L'argumentation: explication ou séduction», dans *L'Argumentation*, op. cit., p. 29-40. Voir aussi *La Parole pamphlétaire*, où M. Angenot relève

place du cadre polémique et permettent la constitution des valeurs béréniciennes, valeurs que l'on peut regrouper en deux grands paradigmes, P1 et P2 entre lesquels s'établit une relation d'opposition:

P1: associe: bonheur → collaboration avec le monde → être en prison, soumission aux maîtres → avilissement → torture.

P2: associe: refus du bonheur → refus de la collaboration → révolte contre les maîtres → dignité → combat.

P1, négatif, implique la passivité et l'avalement du moi, P2, positif, renvoie, par l'intermédiaire de la révolte, à l'action et à l'affirmation du moi.

Ces deux paradigmes font bien ressortir qu'il y a dans ce passage, selon l'expression de Kerbrat-Orecchioni, «des valeurs à défendre et d'autres à pourfendre¹⁷». Les valeurs négatives sont rattachées à la cible, tandis que la narratrice prend en charge les valeurs positives que sont la lutte, la résistance et le non-compromis. On assiste, de la sorte, à une véritable héroïsation de Bérénice, particulièrement visible à travers deux réseaux métaphoriques: les métaphores de la torture et les métaphores de la guerre.

Par le champ descriptif «torture» («J'endurerai en silence les estrapades que me mériteront mes blasphèmes et je continuerai à blasphémer» [l. 32-34]; «Si je suffoque ici, ce soir, seule, c'est que, malgré le poids de la meule attachée à mon cou, je me raidis, je me tiens droite, je ne m'incline pas, je ne plie pas» [l. 56-59]), Bérénice s'attribue la figure valorisante de martyre. Cette figure de la martyre s'impose d'autant mieux que tout un code «biblique» traverse le passage («divin», «Yahveh», «prier», «agenouiller», «pardon», «rémission», «salut»). Mais il faut noter combien l'image que Bérénice donne d'elle-même est inattendue et paradoxale: Bérénice se veut martyre, mais martyre incroyante, revendiquant le blasphème. Très souvent dans *L'Avalée des avalés*, l'héroïne de Ducharme juxtapose de la sorte des valeurs opposées, déjoue les notions conventionnelles de bien et de mal, de vrai et de faux, d'où la difficulté de saisir une véritable idéologie dans ce livre. L'idéologie ultime de Bérénice semble se réduire à dénoncer la manipulation de la vérité à laquelle procèdent les maîtres, à exposer le «mensonge idéologique», sans parvenir toutefois à un dépassement critique, qui permettrait de résoudre cette problématique du travestissement de la vérité.

que le marquage et le renversement axiologiques sont typiques du discours polémique et pamphlétaire, qui «déplace les valorisations ordinairement admises» (*op. cit.*, p. 135-136).

17. Catherine Kerbrat-Orecchioni, *loc. cit.*, p. 17.

À travers les métaphores de la guerre, Bérénice se présente sous les traits de la combattante courageuse poursuivant sans répit la résistance: «J'ai choisi [...] de défendre jusqu'à mon dernier couac la cause perdue, les enseignes de l'armée vaincue. Mon maître est en otage. Mon maître est ailleurs. Si mon maître ne s'était pas fait battre, est-ce que je serais prisonnière...» (l. 50-55); «Je me souviens que j'ai été battue, que j'avais un autre maître [...] je me souviens que je suis dans un camp ennemi» (l. 64-67). Là encore, la technique de la dissociation des notions est employée: la référence aux «maîtres» se scinde, en effet, en maîtres dominants (à valeur négative) et en maître dominé (à valeur positive), ce dernier restant un être non défini, mystérieux et hors d'atteinte, qui est avant tout «autre» et «ailleurs», et sur lequel se bloque d'ailleurs le monologue. Ce passage fait resurgir le paradoxe puisque Bérénice ne se présente plus ici seule contre tous, mais se cherche des adjuvants, un maître, un camp, une armée. La rebelle individualiste se met à espérer en quelqu'un qui lui donnerait soutien, sens et direction. Ce revirement montre bien comment le nihiliste est un être paradoxal qui ne cesse de s'autoréfuter, de croire malgré tout en quelqu'un ou quelque chose.

Le code de la guerre n'est pas gratuit dans le contexte polémique du passage. Il vient illustrer le type d'écriture choisi. Rappelons que le mot «polémique» vient du grec *polémikos* signifiant «relatif à la guerre» et que le texte polémique supporte très souvent une isotopie de la guerre. Ce motif de la guerre est largement exploité dans *L'Avalée des avalés*. Il sert à décrire les relations tendues entre le couple parental Chamomor et Einberg, et dans la dernière partie du livre, «Bérénice en guerre en Israël», il forme la toile de fond diégétique. La narratrice s'y découvre soudainement un goût pour les armes, qui redouble métaphoriquement son goût pour la polémique:

J'ai du talent pour la guerre. Une arme, toute arme, n'alourdit pas mon bras, ne pèse pas à son bout. Elle le prolonge, comme ma main. Il me suffit du seul contact épidermique d'une arme pour jouir d'une connaissance parfaite d'elle. [...] Le sergent qui entraîne notre compagnie, une grosse vache que rien n'émeut, a pleuré quand, après une seule démonstration, elle m'a vue démonter et remonter un mousqueton Lebel en criant lapin. Il y avait un char d'assaut au centre du manège, un engin archaïque déboulonné surnommé «Toupie» parce qu'il ne pouvait plus répondre à sa traction que par un laborieux pivotement. Une nuit, entre deux heures et demie et trois heures et demie, je me levai et j'allai prendre place dans l'abdomen de «Toupie». Assise devant les manettes et les cadrans avec tout cet acier entre moi et le monde, je me sentais merveilleusement bien, je me sentais en sécurité, j'étais confortable comme tout. (p. 338)

3. La composante dialogique

Le passage conduit à étudier l'inscription du récepteur dans l'énoncé et à distinguer deux allocutaires. L'allocutaire A0 est le narrataire à qui s'adresse la narratrice. A0 n'est pas convoqué ici de façon explicite dans le discours mais des procédés plus discrets permettent néanmoins de débusquer sa présence. C'est surtout par les hypothèses et les questions que la narratrice réclame la participation active du narrataire: «Si mon maître ne s'était pas fait battre, est-ce que je serais prisonnière, est-ce que je serais aux mains de ces vendeurs de réfrigérateurs?». Bérénice, par une question rhétorique insistante, prépare la réponse de son allocutaire en fermant l'une des voies possibles de réponse. L'interrogation, doublée ici d'une hypothèse, est une façon habile d'amorcer un raisonnement et d'y faire souscrire le narrataire.

Mais c'est surtout la présence de l'allocutaire A1 qui mérite d'être soulignée. A1 renvoie à la cible principale, aux «maîtres». Cet actant-cible est d'abord exclu du rôle de destinataire, n'est repérable que sous la forme d'une troisième personne, d'un «on» ou d'un «ils». Puis, il est progressivement admis comme destinataire du message (mise en place d'apostrophes et de pronoms de deuxième personne: «vous», «vos»). Une relation duelle s'installe, le lecteur étant spectateur face à cette lutte je/vous. Mais tout se passe aussi comme si le texte faisait occuper implicitement au lecteur la place vide de l'autre (de la cible A1) et qu'il se trouvait à son tour en relation duelle avec la polémiste Bérénice.

Ces repérages du statut linguistique de l'allocutaire font ressortir la dimension dialogique du monologue de Bérénice. Par «dialogisme», nous entendons ici, conformément à la conception de Bakhtine, cette façon dont la parole se dirige vers l'autre, ou les autres, qu'elle intègre dans son univers de discours. Les figures dialogiques sont nombreuses dans le passage. Y entrent non seulement l'interrogation et l'apostrophe, mais aussi la tournure négative, qui constitue comme le fait remarquer Perelman, «une réaction à une affirmation réelle ou virtuelle d'autrui». La négation n'intervient, toujours selon Perelman, «que si l'on s'intéresse aux personnes, c'est-à-dire si l'on argumente¹⁸». Mais en même temps, la parole de Bérénice reste autoritaire, prive les autres de valeur en réduisant leur image à une composante sociale ou institutionnelle univoque et coercitive. Bérénice, au contraire, donne d'elle une image complexe et extérieure au social, comme le montre l'anecdote des avions: «Je profite de l'occasion pour signaler que

18. *Op. cit.*, p. 208-209.

j'aime les avions parce que les avions de nuit portent une lumière de couleur au bout de chaque aile» (l. 45-48). En rupture avec le contexte, cet énoncé forme une petite digression poétique, qui fait néanmoins partie de l'argumentation puisqu'il permet à Bérénice de se forger une image séductrice et hors du champ social.

Le dialogisme est donc, comme dans tout discours polémique, à la fois présent et désavoué dans le texte ducharmien, qui est loin d'entrer dans le cadre du roman dialogique idéal que prescrivait Bakhtine, où il y aurait coexistence de plusieurs paroles irréductibles les unes aux autres. Quand Bérénice s'adresse à autrui, c'est à des fins dépréciatives, et lorsqu'elle reprend l'opinion des autres, la doxa, c'est pour la refuser, la renverser, la transformer en para-doxe, au sens étymologique de ce mot.

Le passage où Bérénice compare les hommes à des animaux avilis fait ressortir comment la narratrice s'empare de certains préconstruits ou lieux communs pour les faire entrer dans sa propre stratégie de persuasion. De l'animal, Bérénice sélectionne, on l'a vu, les traits négatifs, les sèmes qui traduisent des jugements de valeur portés par telle culture sur les animaux et non leurs qualités proprement dites. Mais si elle puise ici dans les préconstruits négatifs sur le monde animal (animal < homme), elle a recours ailleurs à des préconstruits exactement inverses (animal > homme): «Il y a le vrai et le faux. Le vrai est ce qui me donne envie de rire, le faux, ce qui me donne envie de vomir. L'amour est faux. La haine est vraie. Les animaux sont vrais. Les hommes sont faux» (p. 237). Ce rapprochement montre comment Ducharme joue avec les valeurs culturelles communément admises. Tantôt il utilise certains préconstruits, tantôt d'autres, le recours à ces préconstruits étant très profitable: ils sont abondants, n'ont pas besoin d'être justifiés et sur un même objet il s'en trouve très souvent plusieurs, opposés ou du moins divergents. Il suffit alors de sélectionner ceux qui sont commodes en fonction des besoins du passage (de son isotopie, de sa visée argumentative) et de les déjouer ou de les faire jouer les uns par rapport aux autres, afin de produire une parole qui semble nouvelle et authentique, «une parole habitée par une Conscience, hantée par une Vérité¹⁹».

4. En guise de conclusion

La technique argumentative de Bérénice a sa dynamique propre, elle est orientée vers la polémique et cherche à concilier deux stra-

19. Marc Angenot, «Idéologie, collage, dialogisme: fragment de théorie de la parole polémique», *Revue d'esthétique*, n° 3-4, 1978, p. 347.

tégies discursives. Elle allie la persuasion au discours disqualifiant, le « raisonnement » à l'expressivité lyrique et agressive. La rhétorique du pathos et la « démonstration » se combinent, donnent lieu non à des raisonnements linéaires, rigoureux, explicites et bien construits de type syllogistique, mais à des mouvements argumentatifs plus heurtés, à la fois redondants (ressassement des valeurs) et lacunaires (large appel à l'implicite), qui s'appuient sur l'expérience quotidienne, l'anecdote, l'analogie et les développements métaphoriques pour en tirer des jugements d'ordre général inverses de ceux de la doxa.

L'Avalée des avalés, qui constitue un récit de fiction et doit être analysé en tant que tel, n'appartient pas à proprement parler au genre polémique tel que l'étudie Marc Angenot dans *La Parole pamphlétaire*. Mais ce roman nous transporte néanmoins sur la scène d'un théâtre de l'affrontement et de la violence, où l'on peut observer certaines techniques propres à l'écriture polémique, en particulier l'exploitation de la dénégation, du paradoxe, de la dissociation des notions et du renversement des valeurs, qui permettent à la narratrice d'ériger un système de valeurs qui se veut original sur les décombres d'une doxa sous-jacente²⁰. Ces procédés rhétoriques et argumentatifs se manifestent dans d'autres passages d'autoréflexions du roman, dans certains dialogues où les personnages refusent de coopérer, ainsi que dans les descriptions de personnages, qui fonctionnent presque toujours soit comme des portraits entièrement négatifs (les portraits de Zio, d'Einberg, des cousins), soit comme des portraits oscillant entre la louange et l'attaque (les portraits de Chamomor, de Christian, de Mingrêlie, où se lit un double mouvement d'attraction et de répulsion).

La dimension polémique dégagée dans *L'Avalée des avalés* touche aussi les autres œuvres : tout particulièrement *L'Océantume* et *Le Nez qui voque*, deux autres romans de l'enfance qui ont été écrits, selon les déclarations de l'auteur, conjointement à *L'Avalée des avalés*. Elle marque aussi *L'Hiver de force*, sorte de satire sociale du Québec des années 1970 et, plus largement, de la société de consommation. Le paragraphe d'ouverture donne, d'emblée, le ton sarcastique du récit. Elle semble cependant s'atténuer dans les dernières productions, *Les Enfantômes* et *Dévadé*, où les personnages, moins agressifs, sont plus

20. Notons qu'Angenot opère des rapprochements d'ordre thématique entre le pamphlétaire ou le polémiste et le héros de roman; tous deux se signaleraient par leur solitude, par un manque radical, une nécessaire quête d'un monde authentique et la nostalgie d'un Âge d'or perdu. Leur figure de proue serait Don Quichotte, grand pourfendeur de moulins à vent au milieu d'une société dégradée (*La Parole pamphlétaire*, op. cit., p. 346-347).

enclins au compromis et à l'autodévalorisation. Le nihilisme se fait moins accusateur, plus subtil et nuancé, évolue du cynisme vers une forme plus douce de scepticisme. Dans ces deux derniers récits, les personnages, devenus adultes, se disent sans opinions, sans idées et insistent constamment sur la trivialité de leurs propos (mouvement déjà amorcé dans *L'Hiver de force*). *L'Avalée des avalés* se démarque de ces œuvres de l'âge adulte en mettant en scène une narratrice très autoritaire, qui magnifie la révolte et tente constamment de plier le monde à son vouloir et son désir.